

LeVerbe

PORTRAIT

Le curé au chihuahua

PHOTOREPORTAGE

Incursion
dans une fabrique
d'orgues

ENTREVUE

Jeanne Côté

« On a besoin de se tenir ensemble. »



L'économie collaborative à son application

Application mobile entièrement québécoise, *Partage Club* vise à démocratiser le partage. Elle met en relation les voisins qui souhaiteraient emprunter plutôt qu'acheter. Tondeuse, taille-haie télescopique, coupe-céramique, outils de jardinage, jouets et raquettes: de tout pour toute la famille! Ici, vous pouvez prêter tout autant qu'emprunter.

C'est l'économie collaborative qui tente une percée à travers cette initiative. Que ce soit le développement du tissu social, la promotion du partage et de l'entraide ou la lutte contre la surconsommation et l'achat de masse, tous ces objectifs se rencontrent dans une petite pastille bleu-vert sur votre téléphone.

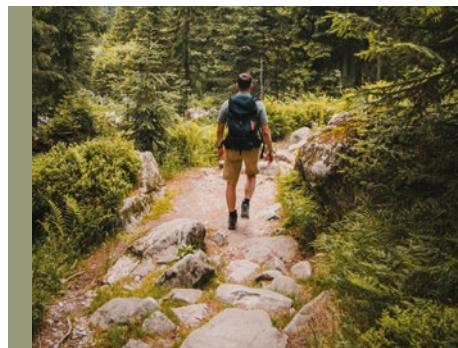
+ www.partage.club

Monasteriorum, le 32^e chemin pèlerin au Québec

Au Québec, les mois de septembre et d'octobre sont les grands favoris pour la randonnée pédestre. Cette année, laissez le pèlerin en vous se dégourdir sur le Monasteriorum, un sentier de 28 kilomètres situé au nord du lac Saint-Jean, entre Dolbeau-Mistassini et Saint-Eugène-d'Argenteau.

Sur les pas des moines cisterciens de Mistassini, découvrez les trois sites où les pères trappistes ont établi leurs monastères depuis 1892. Deux circuits d'interprétation historique sont offerts aux pèlerins ainsi qu'une carte géolocalisée à télécharger. Vous perdrez peut-être la notion du temps, mais pas votre chemin!

Entre champ et rivière, les marcheurs sont invités à laisser la ville derrière eux pour quelques heures. Pour ceux qui aimeraient prolonger l'expérience, un séjour à l'abbaye est également possible.



+ grandesrivers.com/monasteriorum/



Balados *Devenir*

Marika Lhoumeau devient d'abord Margot, alors que son père, Roger, se met à la confondre avec une amie d'enfance. Le récit, raconté d'une manière sobre et sensible, est ponctué d'interventions de spécialistes pour nous amener à comprendre de l'intérieur le vécu d'un proche en perte cognitive.

Après la mort de son père, Marika devient Roger le temps d'un séjour de trois semaines à la Maison Carpe Diem. Elle tente de répondre à la question: «Est-ce qu'on aurait pu faire mieux?» La Maison Carpe Diem, centrée sur l'humain et non sur sa maladie, offre un début de réponse.

Devenir Margot, 6 épisodes
Devenir Roger, 5 épisodes

Environ 20 minutes chacun

+ baladodiffusion.telequebec.tv/27/devenir-margot



Pour lire notre reportage sur Carpe Diem.

COMME UNE ODEUR DE MUSC

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Les morceaux de poulet masala bronzent docilement sur le grill alors que je grille une clope locale. (Rassurez-vous, pour la santé de la planète, je ne fume que des cigarettes roulées dans une usine de Québec. On ne pourra pas dire que je ne fournis pas ma part d'efforts.)

Donc, ça flambe et ça fume tandis que j'alimente un vain sentiment de virilité... en attendant d'alimenter la smala avec mon masala. Mais comme l'ère est à la fluidité, je me plais aussi à casser le stéréotype de genre en accompagnant ce moment de début-de-fin-d'été d'un délicat gin tonique concombre en lieu et place d'une grosse bière.

Plus bobo que ça, tu meurs.

*

En feuilletant *Le Devoir* l'autre matin, je suis tombé sur un texte de Stéphane Kelly. Le prof au cégep de Saint-Jérôme écrivait sur les « barons voleurs » étatsuniens, ces magnats industriels du tournant du siècle passé qui ont établi des monopoles dans les mines et les chemins de fer. Kelly racontait comment Roosevelt avait répondu à cette menace à la démocratie : avec un État plus gros et plus fort (« Au temps des barons voleurs », 4 août 2023).

Ce n'était pas si fou comme idée. Toutefois, plusieurs penseurs de l'époque auraient préféré, comme contrepoids à ces mastodontes du capitalisme, une société civile et des communautés plus vivantes, des associations, des petites entreprises et une citoyenneté en meilleure santé plutôt qu'un État central omnipotent.

La suite de l'histoire donne pourtant les grands industriels largement gagnants de cette manche. Partant de cette joute passée, Kelly nous invitait à réfléchir à celle que nous vivons aujourd'hui. Les nouveaux barons ne possèdent plus seulement des trains et des

mines de charbon, mais des empires technologiques plus puissants que bien des nations. Et les petits citoyens se demandent bien souvent ce qu'ils pèsent dans la balance des pouvoirs.

*

Chez Le Verbe médias, une part minoritaire mais non négligeable de notre auditoire provient des réseaux sociaux. Plusieurs personnes nous découvrent ou consultent nos contenus en se promenant sur Facebook ou Instagram. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il n'est pas à notre avantage, par les temps qui courent, d'être à la merci de ces nouveaux « barons voleurs ».

Alors, on bombe le torse, on sort les muscles et... on vous exhorte à vous abonner à notre formidable infolettre ! Une seule fois par semaine, nous vous envoyons nos plus récents contenus et recommandations.

Aussi, je vous informe en primeur que Stéphane Kelly signe un texte dans le numéro spécial d'automne du *Verbe* dans lequel il présente un grand intellectuel méconnu de chez nous, le sociologue Hubert Guindon. Pour le lire, il suffit d'être abonné à notre magazine. Étant donné que l'abonnement est à contribution volontaire, il est impossible que vous perdiez au change.

*

Ce qui est viril, ce n'est pas tant de montrer ses muscles dans une arène octogonale à la manière d'un affrontement Zuckerberg-Musk, ou même de retourner une pièce de viande sur un barbecue. Ce qui est viril, c'est d'user de toute sa force, de toute sa volonté et de toute son intelligence pour les mettre au service du bien commun.

Ça, ça sent le musc. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

Jeanne Côté

La voix dans les vagues



ENTREVUE

Marie-Jeanne Fontaine

marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Photo : Anne-Marie Garand

Il fait bon être en compagnie de Jeanne Côté, que ce soit en écoutant son album *Suite pour personne* dans notre salon ou en jasette pour *Le Verbe*. L'auteure-compositrice-interprète, fille du fondateur du Festival en chanson de Petite-Vallée, nous offre d'authentiques échanges avec son naturel attachant et ses belles boucles fouettées par le vent.

Les deux pieds dans l'eau, c'est là qu'on se retrouve en écoutant ses 10 chansons qui défilent comme un ciel au-dessus du fleuve. Elle possède une voix mature qui frappe le cœur et qu'on sent taillée par les vagues au bord du Saint-Laurent. Grande gagnante des Francouvertes 2023, Jeanne, 27 ans, passe, transmet les trésors qu'elle a engrangés à force de s'ennuyer avec bonheur sur la grève, chez elle, en Gaspésie.

Tu as grandi dans le nord de la Gaspésie. Ce retrait du monde, pas dans le sens que tu étais coupée, mais disons moins « frappée » par tout ce qui se passe, t'a donné de l'espace de création ?

Oui ! L'ennui, c'est ben important pour moi ! [Rires.] Je voulais un peu laisser passer ça dans les *tounes* de l'album. Ça parle de solitude. Mais la solitude, elle est le *fun*, elle permet de se *grounder*. Il n'y a rien de dramatique, finalement ! Ça peut être un peu triste, ça peut nous faire sentir bien, mais c'est jamais complètement d'un bord pis de l'autre. J'aime bien explorer ces zones-là un peu grises.

La musique permet d'accéder à quelque chose qui va au-delà de nous.

Le Festival, ça dure 10 jours. Sur une année, c'est pas très long, mais c'est super important, comme un deuxième Noël: toute la famille est rassemblée. Mais le reste du temps, il ne se passe pas grand-chose en Gaspésie.

Il y a eu beaucoup de temps à écouter dehors, à me laisser embrasser par les éléments, puis beaucoup de temps à penser, à laisser mon imagination aller. Chez nous, Internet haute vitesse ne se rendait pas. Je pognais l'Internet du théâtre en bas de la côte sur mon ordi.

Suite pour personne est ta première œuvre complète. Une journaliste a parlé d'une «vieille âme» en te décrivant. C'est vrai qu'il y a quelque chose de mature dans ton œuvre. D'où vient-elle, cette vieille âme?

C'est drôle parce que, quand j'étais petite, ça revenait tout le temps, et à un moment donné, ça me gossait. Mais en même temps, je comprends... Comme j'étais super gênée, j'étais beaucoup dans l'observation.

J'ai l'impression que le rôle de l'observateur, je l'adopte beaucoup dans ma posture créative. Je prends le temps de murir les affaires en dedans avant de les sortir. Souvent, je me mets devant une fenêtre, je regarde ce qui se passe autour et j'écris. Je laisse ça mijoter.

Comme une forme de contemplation... Est-ce que tu considères qu'il y a quelque chose de spirituel dans ta démarche artistique et personnelle?

Je ne veux pas m'enfermer dans une croyance, alors je me laisse influencer un peu par tout ce qui passe. Mais il y a quelque chose dans l'idée d'être capable de s'ouvrir pour absorber des choses qui me parlent beaucoup. Il y a quelque chose en moi qui est ouvert. Ça me

rend réceptive finalement, autant à la création qu'à des rencontres. J'ai l'impression que je peux *l'invoquer*...

La musique permet d'accéder à quelque chose qui va au-delà de nous. Ça, j'y crois pour vrai. Que quelque chose d'aussi concret que des ondes sonores nous permettent de faire lever le poil, nous permettent de vivre des émotions aussi fortes, ça me fascine. Nous permettent de connecter aussi. Parfois, tu écoutes de la musique avec quelqu'un et tu vis une émotion.

Même sur une chanson dans ton salon...

Oui! C'est même pas obligé d'être un *show*. Je trouve ça fou! Je cherche cette connexion-là. J'essaye de le transposer dans ce que je fais pour les autres.

Et toi, Jeanne Côté, 27 ans, c'est quoi ton rapport à la spiritualité et à la religion? Je suis curieuse de savoir quelle audace t'a poussée à vivre cette entrevue.

Ça m'a toujours intéressée. Plus particulièrement dans les dernières années, quand ça a arrêté de me gossier d'aller à l'église à Grande-Vallée chez nous, quand je me suis rendu compte du côté rassembleur. Je me suis ouverte à plein d'affaires, en me disant justement: se fermer complètement, c'est être rigide, et je ne veux pas être rigide. Alors, j'ai réouvert la porte à ce genre de discours et je vois à quel point c'est important pour les gens, peu importe la forme que ça prend. Ça sert à rien de se juger. On a trop besoin de se tenir ensemble, finalement.

C'est normal qu'il y ait quelque chose de spirituel, mais on peut s'accrocher aussi à tout ce qui est artistique. Ça se combine bien!

Quand je peux être à Petite-Vallée dans le temps des Fêtes, ma sœur joue de l'orgue à la messe de minuit et moi je chante dans la chorale. Au début, c'était une obligation parce que notre mère dirigeait la chorale, mais après c'est devenu: «Hé! On devrait ben y aller! Ne serait-ce que pour voir le monde de Grande-Vallée qu'on voit jamais.» Pour garder la communauté vivante, il y a quelque chose de ben important là-dedans. Ce sont des lieux de rencontres, peu importe qui croit à quoi finalement.

Tu veux dire que se retrouver à l'église dans les tissus de village, ça crée du lien fort entre les gens?

Oui. Et même de réutiliser ces lieux-là! Pendant le Festival, il y a des spectacles, souvent de musique

classique. Ça rameute du monde qui ne viendrait pas voir le même spectacle au chapiteau.

Habiter des lieux, c'est important parce que j'ai l'impression qu'il y a une âme qui se crée. Et justement, parce que ça fait tellement longtemps que ce lieu-là existe et que cette âme-là est là, les gens reviennent !

Écoute... C'est drôle, mais – c'est pas par croyances ou par dévotion – j'écoute des messes de Bach ! Il y a beaucoup de musique qui a été écrite par la religion ou par demande de la religion, et c'est pas parce que je n'y crois pas que je n'ai pas accès à quelque chose, à une expérience spirituelle.

Il y a une chanson qui m'a bien marquée dans ton album : « Réveil d'oiseau ». C'est la première fois que j'entendais un artisan de la chanson parler de la joie ! Parce qu'on parle beaucoup de plaisir, de bonheur, de bien-être, mais le mot « joie »... Je me suis dit : « Hein ! C'est spécial ! » « La joie emplit, la joie surgit... » D'où ça t'est venu, ça ?

Il y a eu un moment où je n'allais vraiment pas bien. Ça a pris du temps avant que ça revienne, puis que je me rende compte que j'avais comme perdu une partie de ma joie de vivre. C'est en montant la montagne à Petite-Vallée que j'ai fait : « OK ! »

Tout s'est déposé et je me suis rendu compte que j'écoutais ce qui se passait autour de moi, que je l'appréciais. C'est venu me lever le poil ! Je me rendais compte de tout ce que j'avais perdu. Mais justement, ce n'était pas un moment dramatique. C'était un moment « Oh ! wow ! » J'avais en tête la phrase : « C'est un réveil d'oiseau », parce que c'est comme un oiseau qui ouvre les yeux : c'est tout petit, mais c'est tellement puissant. Cette phrase que j'ai gardée, je voulais que ce soit une chanson toute petite, mais que tu chéris vraiment fort.

Comme un printemps qui revenait dans ton âme...

Oui. C'est subtil, mais tu sens que quelque chose va changer pour toujours. Comme si tu avais fait une découverte et là, tu y goutes pour vrai. Un genre de révélation.

Dans ma connexion avec la nature, il y a quelque chose aussi de plus grand que moi. En Gaspésie, il vente fort ! Le vent d'ouest qui souffle pendant une semaine, tu ne peux pas ne pas l'entendre. Il brasse les fenêtres, il brasse les maisons. Le fleuve, parfois ça se déchaîne, et c'est tellement puissant que ça nous rappelle qu'on est tout petits. On ne peut pas contrôler ça, alors autant

réussir à en faire partie, à vivre avec. Dans une époque où l'on s'en fout un peu de l'environnement, ça fait du bien de penser de même.

Pourquoi ton album s'appelle-t-il *Suite pour personne* ? Et ça rebondit un peu sur la chanson du même titre dans laquelle tu parles des nouvelles, de cet aspect du « coupable ».

J'ai l'impression qu'on veut tellement taper sur quelqu'un en particulier qu'on oublie le sujet. On cherche tellement qui est la cause première des problèmes qu'on oublie de les régler, finalement.

Il y a un message dans cette chanson : arrêtons donc de vouloir mettre la faute sur quelqu'un. Prenons nos responsabilités, faisons quelque chose. Mais pas aujourd'hui ! La *toune* dit aussi : « Tu peux dormir aujourd'hui, tu le feras demain. »

Pourquoi pas aujourd'hui ?

Parce que j'ai l'impression qu'on se met beaucoup de pression et qu'on ne s'accorde pas ce moment de répit là. Prendre du recul, c'est super important ! Pour regarder ce qui se passe et prendre le temps d'assoir tout ce qui arrive. Pour ne pas être dans l'impulsion tout le temps.

La suite du monde, elle n'est pas pour une personne en particulier, elle est pour tout le monde, finalement. ■

+ jeannecote.bandcamp.com

@jeannecotemusique



Jeanne Côté, *Suite pour personne*, 2023.

LA PLUS BELLE SAISON?

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Les débuts d'année scolaire, empreints de promesses, m'émeuvent. Il faut voir les petits nouveaux, aussi inquiets que fiers, arriver par la grande porte. La fin des vacances marque leur entrée dans l'adolescence. À partir de maintenant, ils ne seront plus traités comme des enfants. Pour les encourager, on en trouvera toujours quelques-uns pour leur dire qu'ils s'apprentent à vivre «la plus belle période de leur vie». Cette réflexion, pleine de bonnes intentions, est traversée de sous-entendus qui méritent d'être discutés.

JUGEMENT DE VALEUR

La mémoire faisant bien les choses, les souvenirs que nous chérissons sont souvent tronqués, déformés. Nous nous attachons à une vision idéalisée du passé. En sciences de la mémoire, on parle d'un pic de réminiscence: peu importe les conditions réelles de la vie, nous nous souviendrons avec affection de l'époque où nous étions âgés de quinze à vingt-cinq ans. Nous sommes condamnés, en quelque sorte, à devenir de vieux nostalgiques.

Mais ce jeunisme ne saurait résulter du simple biais cognitif. Dans nos sociétés, nous vouons un véritable culte à la jeunesse. Au détriment des jeunes eux-mêmes, nous valorisons l'insouciance, la nouveauté, le plaisir. Nous plaquons sur eux le fantasme d'une innocence qui leur est étrangère. Car les ados, de leur côté, nous imploront de prendre nos responsabilités.

NO FUTURE

Dans le film *La déesse des mouches à feu*, tiré du roman du même nom, on suit les tribulations de Catherine, seize ans, dans sa découverte de la drogue et de la sexualité. Ses parents, consumés par leur divorce, achètent

son amour à coups de cadeaux. La jeune femme vit hors du temps, dans un éternel présent. Avec son groupe d'amis, elle évolue dans un univers parallèle où la mort rôde. Rien, dans le quotidien de Catherine, n'est idyllique, sinon la nature où elle se réfugie.

Si l'adolescente avait vécu trente ans plus tard, soit en 2020, elle n'aurait pu échapper aussi aisément aux pressions extérieures. Hyperconnectée, elle aurait été informée en temps réel des ravages des feux de forêt comme des nouveautés en maquillage. Une alerte envoyée par le portail de son école lui aurait rappelé un devoir en retard. Elle aurait été sollicitée par son employeur pour faire un quart de travail supplémentaire, pénurie de main-d'œuvre oblige.

À seize ans, on croit souvent porter le poids du monde sur ses épaules.

POUR QUOI VIVRE

Dans mes premières années d'exercice en pastorale, on me félicitait régulièrement pour ma jeunesse. Ces commentaires, au lieu de me réjouir, éveillaient en moi une certaine angoisse. Dans la vie, soit on vieillit, soit on meurt. Je n'y échapperai pas. Étais-je destinée à perdre en valeur à mesure que je gagnerais en expérience?

Le deuil accompagne toutes les transitions, dont l'adolescence, censée conduire à l'âge adulte. Si cette phase constitue le summum de l'existence, à quoi bon construire pour l'avenir?

Nous vivrons tous des pertes, c'est inéluctable. Pour que ces passages soient sources de vie, il faut pouvoir y entrer librement.

Ne plaçons pas des chimères sur le chemin de ceux qui suivent. ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

**Vous pensez
avoir tout lu ?**



**Nos abonnés
en reçoivent
trois fois
plus !**



ABONNEZ-VOUS GRATUITEMENT

Pour recevoir par la poste 8 magazines par année
dont 2 numéros spéciaux exclusifs de 116 pages.

le-verbe.com/abonnement
418 908-3438



« QU'EST-CE QU'ON A FAIT DES TUYAUX ? »

La facture d'orgues au Québec,
un fleuron méconnu

Frédérique Bérubé

frederique.berube@le-verbe.com

Photos : Raphaël de Champlain

De l'église aux orchestres symphoniques, en passant par Hollywood, l'orgue est plus présent dans la musique contemporaine que nous le pensons. Tantôt méconnu, tantôt associé strictement au christianisme, cet instrument constitue un patrimoine culturel majeur au Québec, et sa fabrication, un savoir-faire local reconnu à travers le monde. Voyage au cœur de deux professions ancestrales, mais encore actuelles : la facture d'orgues et le métier d'organiste.

Juché à quatre pattes sur une énorme structure de bois, David fixe une planche, visseuse à la main. Avec ses dix mètres de haut et ses dix-sept mètres de large, le futur orgue de l'Université Brigham-Young, en Utah, est impressionnant à voir. Le tiers de sa façade occupe à lui seul la moitié de la superficie du deuxième étage de l'usine d'Orgues Létourneau.

« Les gens sont toujours étonnés quand je leur dis que je fabrique des orgues », ricane David, qui travaille depuis plus de deux ans pour l'entreprise de Saint-Hyacinthe. « Ils sont surpris qu'il y ait encore une demande en 2023, ils ne savent pas que l'orgue est encore beaucoup utilisé dans les musiques de film, comme *Interstellaire*, dans les écoles de musique et dans les églises », poursuit le jeune ébéniste.

Âgé d'une vingtaine d'années, David est « tombé amoureux » de ce métier qu'il ne quitterait plus.

« Je suis chanceux de pouvoir travailler de telles pièces et d'utiliser des techniques qui remontent aux

années 1600 », partage-t-il fièrement en replaçant ses lunettes rondes sur son nez. Il regrette qu'il s'agisse d'un « savoir-faire ignoré par les Québécois, alors que nous sommes spécialisés dans la fabrication d'orgues et reconnus mondialement ».

UNE EXPERTISE RÉPUTÉE... À L'ÉTRANGER

Surnommée « la patrie des facteurs d'orgues », la ville de Saint-Hyacinthe est le foyer des fabricants d'orgues depuis plus d'un siècle. Bien que de petits artisans construisent de ces instruments depuis la conquête française, la région gagne en notoriété lorsque Samuel et Claver Casavant y fondent leur entreprise en 1879.

« Casavant Frères est la première firme d'orgues industrielle au Québec et elle a rapidement monopolisé le marché », explique Martin Yelle, l'expert du comité des orgues du Conseil du patrimoine religieux du Québec. Selon lui, « elle devient populaire à l'international pour ses instruments extrêmement robustes et parce

que de grands organistes européens en inaugurent plusieurs».

Fleuron de l'entreprise québécoise, Casavant Frères forme de nombreux facteurs d'orgues qui, à leur tour, créeront leur entreprise à Saint-Hyacinthe. C'est le cas de Fernand Létourneau, qui fonde Orgues Létourneau en 1979.

Deuxième entreprise du genre en importance au Québec, elle restaure et fabrique des orgues pour des clients aux États-Unis, en Angleterre et en Australie, et compte aujourd'hui plus d'une centaine d'instruments dans son inventaire. Églises rénovées dans un style plus moderne, nouvelles salles de concert, universités ou restauration d'anciens orgues, les commandes abondent.

Selon l'expert Martin Yelle, «la construction de nouveaux orgues au Québec se compte sur les doigts d'une main par décennie, et les quelques orgues qui sont encore construits sont pour des salles de concert».

Ayant du travail prévu jusqu'en 2028 grâce à ses clients américains, le facteur Andrew Forrest est, malgré tout, confiant pour l'avenir du métier. Son principal défi: trouver la main-d'œuvre qui se fait rare, puisque le domaine est peu connu.

« CHERCHER LA VÉRITÉ »

À travers le dédale de couloirs et d'escaliers, je suis Andrew Forrest dans le véritable labyrinthe qu'est l'usine d'Orgues Létourneau. Nous visitons les différentes équipes: design, console et électricité, ébénisterie, tuyaux, harmonisation, montage. «Après avoir reçu une commande pour un nouvel orgue, on se rend sur place pour prendre les mesures, puis on commence à faire des centaines de dessins», déclare l'homme aux cheveux blonds tout en marchant.

Une fois les plans achevés, le département des tuyaux commence le travail. Il en produira des milliers, de toutes les grandeurs: dix, douze, seize, trente-deux pieds.

S'ensuit «la construction de la structure de l'orgue, des supports pour les sommiers et des boîtes expressives par le département d'ébénisterie», continue notre hôte.







Sa mission: construire un orgue qui se conservera 100 ou 200 ans.

Le département des harmonistes accorde ensuite chaque tuyau... à l'oreille! Avec un simple couteau, «ils vont plus ou moins couper l'ouverture qui se trouve dans le métal, par laquelle le vent sort, et courber la languette pour changer le son», explique le président de l'entreprise en regardant son employé à l'action.

Lorsque l'orgue est prêt, les harmonistes accompagnent l'équipe de montage à destination pour ajuster le son à l'acoustique du lieu.

C'est ainsi qu'«aucun orgue ne fait le même son qu'un autre. Chaque orgue est unique, fait sur mesure et ajusté sur place», raconte Andrew Forrest, fasciné. Pour lui, «construire un orgue, c'est comme chercher la vérité, puisque chaque nouveau projet est une occasion de créer la musique la plus pure possible, la plus près du vrai».

Mais qui joue donc de cette musique qui s'approche «de la vérité»?

S'IMBRIQUER DANS LA LITURGIE

Avec un père organiste et un orgue à la maison, Vincent Boucher a grandi au gré de la mélodie de cet instrument. À l'âge de 16 ans, il vit «une sorte

d'épiphanie» pour deux passions qu'il a à l'époque: la finance et l'orgue.

«Je suis gestionnaire de portefeuille chez Banque Nationale depuis 24 ans et je joue de l'orgue depuis 30 ans», partage l'organiste de l'oratoire Saint-Joseph depuis 2015.

Cet orgue étant l'un des plus gros instruments au monde, le quarantenaire se sent privilégié de jouer sur celui-ci et a encore parfois des frissons lorsqu'il performe. «Quand on joue à plein volume et qu'il y a une espèce d'énergie dans la salle, on vit des moments d'émotion très profonds, on a parfois des larmes aux yeux tellement il y a une force intense qui nous habite et la musique nous touche directement», confie-t-il, une pointe d'émotion dans la voix.

Lorsqu'on lui demande s'il faut être catholique pour jouer de cet instrument, un sourire se dessine sur les lèvres de Vincent Boucher. «Je trouverais ça discriminatoire et je ne dirais pas oui, mais vous allez trouver le temps long si vous ne l'êtes pas», rigole-t-il.

Pour lui, comprendre la liturgie influence sa façon de jouer et l'aide à s'y imbriquer pour bien redonner la place à l'orgue. «Si l'on écoute ce qui se passe dans la prédication, on peut improviser pour ajuster la pièce suivante en fonction de ce qui a été dit», explique le musicien en remplaçant sa cravate rouge.



ÉLEVER L'ÂME

Malgré les grandes célébrations durant lesquelles il a joué, telles que le mariage de Céline Dion et René Angélil ou la messe de Jean-Paul II en 1984, Pierre Grandmaison croit que l'orgue « ne doit pas attirer les regards vers lui, mais doit faire en sorte que les têtes sont tournées vers l'autel ».

Pour l'organiste de la basilique Notre-Dame à Montréal depuis 1973, « être organiste liturgique est une responsabilité qu'il ne faut pas prendre à la légère, car les gens qui viennent à la messe viennent pour vivre quelque chose, et l'orgue participe à ça ».

« Ce que j'essaie toujours de faire, c'est d'élever l'âme, c'est ça qui est important », confie l'homme de 74 ans en souriant. ■

LA BEAUTÉ SAUVERA LE MONDE

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

En visitant cet été un musée (dont je tairai le nom), cela m'a frappé : mais où est passée la beauté ? Espèce en voie de disparition dans les expositions d'art et les défilés de mode, elle ne semble survivre que dans les œuvres de la nature et les monuments de l'histoire.

BEAUTÉ REBELLE

On l'oublie trop souvent : la beauté est subversive. Contre le dogme du relativisme, elle dévoile la splendeur de la vérité. Contre l'empire de l'économique, elle oppose la gratuité. Contre le culte de la vitesse, elle objecte la contemplation. Impossible de ne pas s'arrêter devant un coucher de soleil, un tableau de Rembrandt, une mélodie de Mozart ou une cathédrale gothique. Sa principale force est de nous freiner dans notre course folle à produire toujours plus.

Cette pause qu'appelle toute beauté révèle son pouvoir de nous reconnecter au présent et au réel. « Il y a un seul cas, écrit Simone Weil, où la nature humaine supporte que le désir de l'âme porte non pas vers ce qui pourrait être ou ce qui sera, mais vers ce qui existe. Ce cas, c'est la beauté. Tout ce qui est beau est objet de désir, mais on ne désire pas que cela soit autre, on ne désire rien y changer, on désire cela même qui est. »

BEAU COMME UN DIEU

La beauté éveille notre désir du réel visible, mais comme un point d'appui vers l'éternel invisible. La philosophe juive y voit même une

source d'énergie directement utilisable pour le progrès spirituel : « Dans tout ce qui suscite en nous le sentiment pur et authentique de la beauté, il y a réellement la présence de Dieu. Il y a presque une incarnation de Dieu dans le monde, dont la beauté est le signe. »

Rappelons-nous ici les célèbres mots de l'écrivain russe Dostoïevski, pour qui « la beauté sauvera le monde », parce que, plus que la science et le pain, elle est indispensable à l'humanité, « car sans la beauté, il n'y aurait rien à faire dans le monde ! Tout le secret, toute l'histoire est là ! » Mais pourquoi ? Et surtout, quelle beauté sauvera le monde ?

À ces questions, le Pape Paul VI répondait : « Ce monde dans lequel nous vivons a besoin de beauté pour ne pas sombrer dans la désespérance. La beauté, comme la vérité, c'est ce qui met la joie au cœur des hommes, c'est ce fruit précieux qui résiste à l'usure du temps, qui unit les générations et les fait communier dans l'admiration. »

BEAU À CREVER

Cette beauté salutaire, Simone Weil, la voyait sur le visage du Crucifié : « La Beauté elle-même, c'est le Fils de Dieu. Car il est l'Image du Père, et le Beau est l'image du Bien. » Car même défiguré sur la croix, le Fils demeure « le plus beau des enfants des hommes » (Ps 44,3), puisque rien n'est plus beau que de livrer sa vie par amour. ■



Journaliste au Verbe, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.



Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Photos : Kristina Bastien

Le p'tit père Couturier

Cordonnier bien chaussé

Son presbytère est un musée, et l'homme, une encyclopédie vivante. Chaque objet a une histoire, chaque affiche de concert a un sens. C'est parce que l'abbé Jean-Pierre Couturier a porté plusieurs chapeaux : organiste, soliste, chef de chorale, compositeur, membre de l'Union des artistes, administrateur et... cordonnier des itinérants. Il a reçu *Le Verbe* chez lui et nous a raconté chaque anecdote avec moult détails. Portrait d'un homme hors du commun.

Même s'il jouait à faire la messe avec des biscuits soda et du Quik aux fraises quand il était petit, ce n'est qu'à 42 ans que Jean-Pierre Couturier est devenu prêtre.

Vocation tardive, comme on dit ? « Pas du tout, rétorque le nouveau curé de la paroisse Sainte-Catherine-de-Sienne dans Notre-Dame-de-Grâce à Montréal, la vocation a toujours été là ; c'est la réponse qui a été tardive ! »

ARTISTE ET OUVRIER

Depuis la diffusion du reportage de Patrice Roy à Radio-Canada sur sa cordonnerie au fond du

sous-sol de la cathédrale de Montréal, dans un recoin passé le dépôt des objets sacrés, des dizaines de bonnes âmes ont décidé de l'aider à rafistoler les chaussures délaissées par leurs propriétaires pour les redonner aux pauvres. Le slogan de son œuvre de charité « Chez le P'tit Père », fondée en 1997, est éloquent : « Aider les pauvres, une paire de chaussures à la fois. »

« Maintenant, nous recevons des dons de la part des boutiques, comme Foot Locker par exemple. On a aussi un nouveau partenaire au Sénégal en Afrique. »

Cette réponse tardive aura eu le mérite de faire du « p'tit père » un curé inusité. Ce ne sont pas

tous les prêtres qui pourraient se vanter d'avoir payé leurs études universitaires de théologie dans les années 1970 en dansant du folklore québécois sur CTV au *John Allan Cameron Show*! Ou encore d'avoir comme fidèle compagnon le petit Palou, un chihuahua qui jappe quand vous passez la porte et qui finit par passer les deux heures de l'entrevue assis sur vos cuisses à vous réchauffer le cœur. «C'est sa pastorale, vous savez! lance Jean-Pierre. Il a sa chaise à côté de l'autel à chaque messe. Il réconforte les esseulés, émerveille tout un chacun.» Là où est Jean-Pierre, là se trouve Palou.

À 14 ans, Jean-Pierre rejetait la foi de ses parents. «La vie n'avait plus de mystère pour moi parce que, quand on disait que les enfants naissaient dans des feuilles de chou ou qu'ils étaient livrés par des cigognes, moi, je répondais que je savais d'où ils venaient *pour vrai*. Ils venaient de l'orphelinat!»

C'est que, à 18 mois, Jean-Pierre a été adopté par un couple de Jonquière. Il est né à l'Institut des Sœurs de Miséricorde à Montréal, situé à la jonction des quartiers ouvriers de l'Est et du Quartier latin, là où les sœurs pouvaient venir en aide aux mères célibataires et aux orphelins. «Pouvez-vous croire que je n'ai su que cette année, le jour de la fête des Mères en plus, qui était ma mère biologique? Elle est décédée, mais j'ai su que c'était une mère célibataire qui venait du Saguenay! C'est incroyable!»

AMNÉSIE PENDANT L'ANAMNÈSE

Son chemin vers la foi est une longue histoire. Comme toutes les bonnes histoires, d'ailleurs.

«Disons que le premier jalon a été posé à l'âge de 21 ans. J'étais chantre à l'église de la Visitation à Montréal. Assez imbu de moi-même. Je servais l'Église, mais je n'avais aucune idée de ce que je faisais. Je n'avais pas la foi. Un jour, en pleine assemblée, au moment de l'anamnèse [NDLR: une prière durant la prière eucharistique, à la messe], le prêtre fait comme d'habitude et chante: «Il est grand le mystère de la foi...» Moi, je devais guider l'assemblée et répondre: «Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus...» Mais voilà que j'ai un trou de mémoire horrible. L'assemblée a répondu toute seule! J'ai eu une amnésie à l'anamnèse!





«Eh bien, c'était la première fois que je comprenais les paroles que je chantais depuis deux ans! C'était le grand mystère de la foi, quoi! C'était humiliant, évidemment, pour le chanteur qui ne sait pas sa ligne, mais c'était surtout humiliant pour l'imbécile qui était là à animer quelque chose qu'il ne comprenait pas! Christ est mort et ressuscité! On attend qu'il revienne! Je me suis dit: "Wow! Hein? C'est ça, la foi?"»

C'était le début de la fin de l'athéisme, mais ce n'était pas suffisant. Le deuxième jalon s'est posé à la suite de l'homélie de M^{gr} André Cimichella, évêque auxiliaire et curé de la cathédrale de Montréal à l'époque. «J'étais organiste à la cathédrale. J'étais *sur la job*, mais on aurait dit que cette homélie était pour moi. Il disait: "Si vous voulez rencontrer Jésus, demandez à sa mère, elle va vous le présenter. Vous savez bien, si vous voulez faire plaisir à un de vos *chums* et que vous ne savez pas quoi lui offrir, demandez à sa mère, elle va savoir, elle, ce dont il a besoin." Le dimanche suivant, entre deux messes, je réfléchissais à l'homélie. Je me demandais comment demander à Marie... Je me souvenais juste des *Je vous salue Marie* de mon enfance avec le cardinal Léger à la radio! Alors, j'ai commencé à dire un *Je vous salue Marie*, et là, *bang!* J'ai été jeté par terre! Je regardais la cathédrale et je réalisais que j'étais dans LE sanctuaire, et que le tabernacle était là – il était habité! – et moi, à côté, si indigne! Les statues, soudainement, prenaient vie; les saints, c'était du vrai monde! Comme moi! Le mystère de l'incarnation me saisissait!»

DES STATUES DE PLÂTRE À L'INCARNATION

«Comme plusieurs personnes de ma génération, j'avais été élevé avec le «Jésus vrai Dieu» à un tel point que c'est comme si le «Jésus vrai homme» avait pris le bord. Et les saints, c'étaient plus des statues que des personnes. Ce Dieu inatteignable était soudainement proche! Ce *Je vous salue Marie*, a été comme un coup de poignard qui a percé mon cœur et qui a tout changé.»

Après ce coup de poignard amoureux, Jean-Pierre a vécu «un gros deux mois de noces», comme il dit. «J'avais l'impression d'avoir marché les pieds au plafond et la tête en bas toute ma vie, et là, enfin, j'étais à l'endroit! Je pleurais. C'était un curieux mélange d'amertume et de honte.

Amertume parce que je me disais que ça avait pris bien du temps avant de vivre ce bonheur de croire! Et la honte devant tous ces gens que j'animais depuis toutes ces années! Ils m'avaient vu! Ils avaient dû prier pour moi en pensant: "Pauvre garçon, s'il savait."»

Si le bonheur était si grand, pourquoi devenir prêtre? C'est la question que M^{gr} Lionel Gendron, alors recteur du Grand Séminaire, lui avait posée.

«J'ai répondu la vérité. Un jour, j'allais donner un concert à Joliette. Dans l'entrée de l'église, j'ai remarqué une affiche sur laquelle il y avait un beau prêtre noir, tout coloré, avec ses beaux vêtements. J'avais lu beaucoup de livres sur la prêtrise. J'avais une bonne collection dans ma bibliothèque, du style *Qu'est-ce qu'un prêtre?*, *Pourquoi devenir prêtre?*, *Pour qui les prêtres?* Bref. Cette affiche-là... Oh! j'aimerais tant la retrouver! Elle disait: "Le monde a besoin de prêtres, car il a besoin du Christ!"

«Ça a été... Wow! Eh bien! C'est pour ça... que je voulais être prêtre.»

Jean-Pierre sort son mouchoir de poche, retire ses lunettes et s'essuie doucement les yeux.

«C'est bête parce que ça aurait pu aller plus vite que ça... Mais ce n'était pas écrit! Cette phrase a été la raison pour laquelle j'entraîs. Juste cette phrase! Ça ne donnait absolument rien d'avoir lu tous les livres que j'avais lus! Une affiche a *fait la job!*»

On éclate de rire...

Celui qui a été vicaire de la cathédrale de Montréal, qui parle français, anglais, italien, latin et presque bien allemand, est maintenant le curé d'une petite paroisse italienne où les Africains affluent. L'orgue de l'église Très-Saint-Rédempteur, qui vient de fermer ses portes dans Hochelaga, arrive dans son église le jour même où notre photographe lui tire le portrait. La chorale, déjà toute montée, attendait aussi ce moment avec impatience. Une école de musique liturgique verra le jour bientôt, assure-t-il, le regard brillant, heureux comme un roi, et petit comme un pauvre. ■

ÉPILOGUE

LES COULISSES DU VERBE

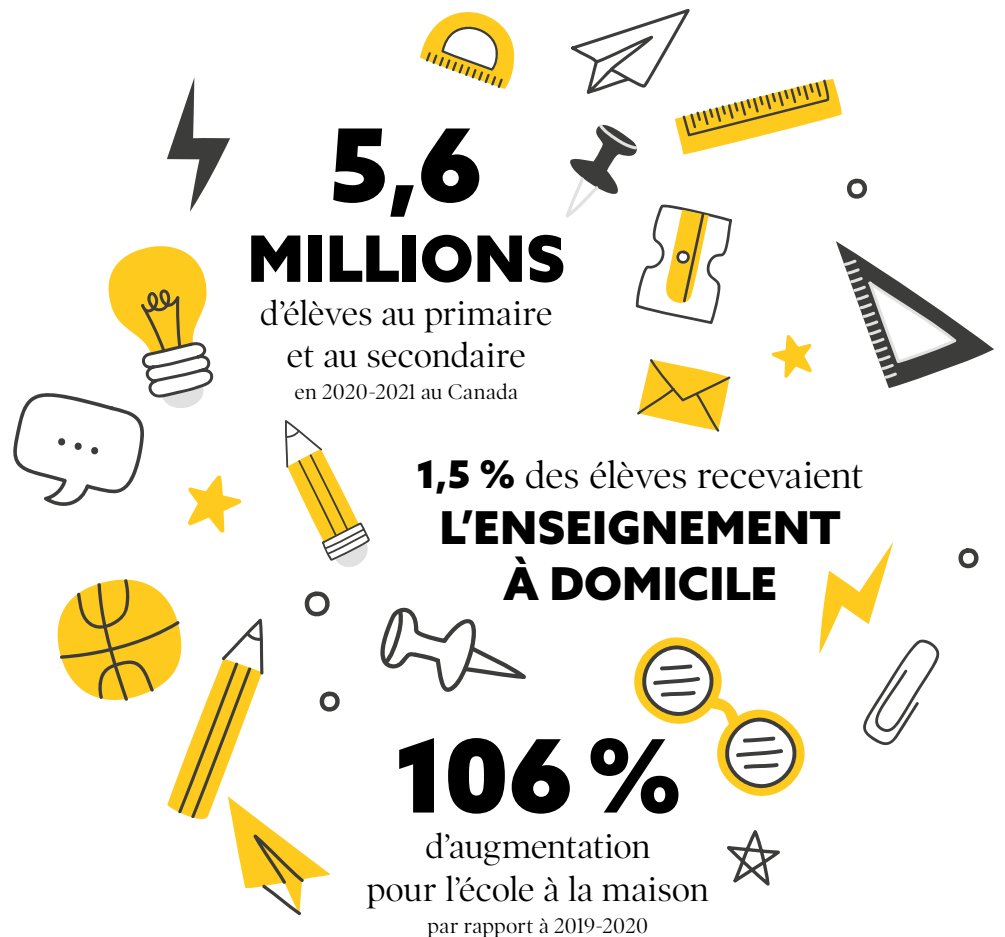


La mission demeure, mais les besoins évoluent ! Davantage de bureaux, un studio mieux adapté, une meilleure répartition de l'espace pour les équipes, tout ça à notre nouvelle adresse :

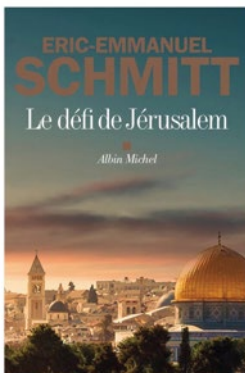
**1215, avenue du Chanoine-Morel,
Québec (Qc) G1S 4B1.**

Mettez vos contacts à jour !

DES CHIFFRES ET DES MOTS



LA RÉDAC RECOMMANDE



Éric-Emmanuel Schmitt,
Le défi de Jérusalem, Albin Michel, 2023.

Invité par le pape à un voyage en Terre Sainte puis à une rencontre au Vatican, l'auteur raconte son excursion historique et dévoile son pèlerinage intérieur qui achève la conversion entamée 20 ans plus tôt sur les traces de Charles de Foucault au désert. Cette première « saisie » est d'ailleurs l'objet d'un autre récit autobiographique : *La nuit de feu*.

Le parcours spirituel de cet écrivain et dramaturge prolifique est pourtant

encore plus captivant que sa carrière littéraire. La foi l'a poursuivi, bien malgré lui, et son témoignage fait aujourd'hui le tour du monde grâce à sa renommée. Sa pensée, formée par la philosophie, entraîne le lecteur dans un récit troublant de réalisme qui saura parler aux périphéries de l'Église. Un homme selon le cœur du pape François qui, justement, signe la postface de ce livre ! (**J. B.**)

**Le Verbe témoigne de l'espérance
chrétienne dans l'espace médiatique
en conjuguant foi catholique
et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray,
Noémie Brassard,
Maxime Huot-Couture.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

**DIRECTEUR DE CONTENUS
ET RÉDACTEUR EN CHEF**

Antoine Malenfant

RÉDACTION

Brigitte Bédard,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
James Langlois
et Simon Lessard.

GRAPHISTE

Émilie Dubern

RÉVISEURS

Robert Charbonneau
et Florence Malenfant

COMMUNICATION ET MARKETING

Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 8 et 17
sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Alexya Crêteau-Grégoire

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL
et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.
et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

1215, av. du Chanoine-Morel, Québec
(Québec) G1S 4B1
Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

NOUVELLE ADRESSE

les **Verbo**MOTEURS

NOUVEAU

**Chaque semaine,
décodez l'actualité
politique, religieuse et culturelle
avec l'équipe du Verbe.**

animé par Simon Lessard

le-verbe.com/verbomoteurs



C'EST UN GOLIATH...

... mais on est plus rusés !



DÉJOUÉZ FACEBOOK
ABONNEZ-VOUS À NOTRE INFOLETTRE
le-verbe.com/infolettre